

Dans la cabine de projection

Julie de Lorimier

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94185ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Lorimier, J. (2020). Dans la cabine de projection. *24 images*, (195), 10–11.

Dans la cabine de projection

par JULIE DE LORIMIER,
doctorante en études cinématographiques

**Entre la sphère intellectuelle
des études et celle, physique,
de la danse, je n'avais jamais assumé
de responsabilité technique, et
la chose m'impressionnait beaucoup.
Projectionniste, moi ?**

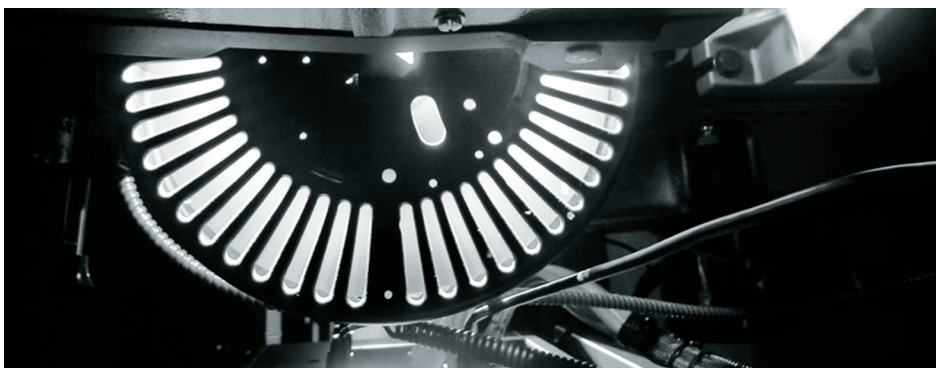
Les quelques fois où j'étais montée dans la fameuse cabine de l'ONF, j'entrais dans une zone opaque et mystérieuse, tableaux de bord à la *Star Trek* et vrombissements de machines, craignant d'accrocher un branchement névralgique ou le bouton qui serait fatal au succès des opérations.

On a pourtant pensé à moi pour remplacer le projectionniste sortant et, de fait, dès les premières séances de cette formation inattendue, j'absorbais avec avidité les principes du mythique métier, notant et mémorisant chaque détail, habitée d'une sorte d'incandescence : je me sentais à ma place. Et comme cette place serait singulière ! Moi qui aime tant le soleil et la chaleur, j'aurais dû, lors des plus belles journées d'été, me sentir en pénitence dans cet environnement contrôlé ne laissant rien filtrer du temps qu'il fait – mais

non. J'accédais à une autre lumière, une autre chaleur. Il faut dire que j'avais la meilleure cabine qui soit, avec une immense fenêtre insonorisée donnant sur la salle, me permettant non seulement de bien voir les films mais aussi de prendre la mesure de l'assistance, sentir la fébrilité des soirs de première ou l'intimité des séances moins fréquentées. Parfois, un ami ou une connaissance se retournait discrètement pour me sourire, m'envoyer un petit signe de la main, là-haut ; chacun à partir de sa place nous étions ensemble, complices au seuil de l'événement.

L'ouvrage est assez solitaire, mais je ne m'y sentais pas seule. Particulièrement pour la projection en pellicule, j'admirais une magie dont la science avait à peine changé depuis un siècle, et il m'arrivait souvent – en inspectant un

↑ Fragment d'une photo de Martin Legault



film, en chargeant le projecteur dans la pénombre, guidée par mes doigts, ou en fixant le coin supérieur droit de l'écran en attente du fameux repère en forme de brûlure de cigarette pour le *changeover* – de me dire que j'étais, dans mes perceptions et mon attitude, exactement là où tant d'autres projectionnistes s'étaient trouvés avant moi, et cette pensée m'était douce. Une évidence (devenue rare ?) qui vient avec le fait d'exercer un métier, de s'inscrire dans le sillage de toutes les personnes ayant appris et accompli les mêmes gestes avec les mêmes exigences, la même mission.

Ces gestes mille fois répétés induisent un état méditatif, à cheval entre la tension d'une concentration attentive aux paramètres de l'instant présent, toujours singulier, et l'assurance sereine d'une chorégraphie bien connue des mains et du corps. L'esprit, à la fois mobilisé et libéré par ces mouvements familiers, se déploie de l'intérieur en un vaisseau qui ignore les limites du corps, tout en dépendant de lui. Je suis aux commandes d'un vaisseau spatial, oui, spacieux, habité du spectre bienveillant de tous ces projectionnistes qui m'ont précédée, mais aussi de la présence des spectateurs,

qu'ils soient attendus pour bientôt, déjà dans la salle ou purement potentiels. Je dois mener le vaisseau à bon port avec tous mes passagers réels ou imaginaires satisfaits, ce qui implique généralement de me faire oublier des premiers, et applaudir des seconds. Quoi qu'il en soit, l'intériorité qui s'ouvre à partir de mes gestes concentrés est tout entière animée par l'idée de la mise au-dehors, tendue vers le devenir-événement du film dans sa rencontre avec les spectateurs.

À la fois partie prenante de cet événement et dernier maillon de la chaîne qui y mène, le projectionniste est au cœur des mises en abyme et paradoxes qui rendent l'expérience cinématographique si riche : il faut concrètement projeter l'image – ce double, présence d'une absence, comme le disait Edgar Morin dans *Le cinéma ou l'homme imaginaire* – pour que l'on puisse aller voir si l'on s'y trouve, se projeter à notre tour. Quelque chose me dit, intuition de projectionniste, que pour faire le voyage, nous avons besoin d'ancrage ; nous avons besoin que quelque chose nous rappelle au corps, à sa présence tangible dans le monde et aux autres, pour que l'imaginaire, cet ailleurs en soi-même, prenne toute son envergure.